

ment contenu. Le capitaine baron van der Straeten de Waillet me présentait quelques jours après, la première compagnie montée.

Dans les premiers temps de notre séjour à Monterey, il ne se passa rien de bien important.

Apprenant le 15 avril que Ruperto Martinez arrivait ce jour-là avec 400 hommes de cavalerie, à Marin, petit bourg à 35 kilomètres vers le nord, où un intendant devait passer sa troupe en revue le lendemain, je résolus de profiter de cette occasion pour me procurer les chevaux nécessaires à l'organisation d'une compagnie montée. Je sortis donc de la place le soir, à la tête de 150 de mes hommes et de 140 cavaliers du corps de Quiroga.

Au point du jour nous arrivions devant Marin. L'ennemi fut surpris et mis en fuite, après un combat qui ne dura que quelques instants. Il laissait 34 de ses soldats tués ou blessés et 70 chevaux bien harnachés.

De notre côté, nous avons 2 hommes tués et 3 blessés. Il y eut un retour offensif qui fut facile-

L'organisation de l'armée mexicaine n'avancait pas.

Depuis qu'on avait renoncé à prendre les Indiens de force, les troupes indigènes se recrutaient péniblement. Les engagements volontaires étant absolument insuffisants, lorsque les prisonniers de guerre manquaient, on incorporait les condamnés et les mauvais sujets ramassés par la police. C'est ainsi que le 7<sup>e</sup> bataillon d'infanterie, destiné au Yucatan, n'était en grande partie composé que de déportés et de vagabonds. Le général Casanova qui devait le conduire à destination, refusa de partir, à moins qu'on ne le fit accompagner d'une autre troupe d'un effectif au moins égal.

Quant aux corps étrangers, le Maréchal avait proposé d'organiser deux brigades : l'une formée par la légion étrangère française sous les ordres du

général Jeanningros ; l'autre composée des Autrichiens et des Belges sous le commandement du général comte de Thun.

Ces deux brigades devaient constituer une division sous les ordres du général Brincourt. Celui-ci refusa le commandement qui lui était offert, en disant qu'après le départ du corps expéditionnaire, il serait impossible de faire avec 15000 hommes ce qu'on n'avait pu obtenir avec 30000.

Le commandement fut alors offert au général baron Neigre, qui accepta.

Des lettres furent échangées, mais le projet n'eut pas d'autres suites.

Le général de Thun, depuis longtemps découragé par toutes espèces d'ennuis et blessé de n'avoir pas reçu de réponse à une proposition qu'il avait adressée au Maréchal, offrit sa démission le 1<sup>er</sup> mai, et malgré les instances de l'Empereur pour le faire revenir sur sa détermination, il persista et s'en alla.

L'argent commençait à manquer. Le premier emprunt de 1864, souscrit en France avec un engouement extraordinaire, avait produit 126 millions de francs ; mais déduction faite des frais de négociations et des prélèvements prévus par la convention de Miramar, il ne resta au gouvernement mexicain que 50 millions, qui furent bientôt dépensés.

Un nouvel emprunt venait d'être émis par le Comptoir d'Escompte ; on offrait pour 340 francs un titre de 500 francs, rapportant 30 francs d'intérêts et participant à une loterie où l'on avait la chance de gagner 500.000 francs. Cet emprunt devait rapporter 170 millions de francs ; mais défalcation faite de ce qu'on avait consenti à payer aux créanciers anglais et français, de ce qu'on allait prélever à Paris en vertu de la convention de Miramar, et enfin des 35 millions à retenir pour reconstituer le capital versé au bout de cinquante ans, le gouvernement mexicain ne s'attendait pas à toucher plus de 70 à 80 millions.

Aucuns fonds n'étant d'ailleurs encore arrivés, le département de la Guerre mexicain finit par

avouer au maréchal Bazaine qu'il était incapable de solder la Brigade Austro-Belge.

Le Commandant en chef décida alors que son intendance paierait, en appliquant naturellement les tarifs de l'armée française.

Malheureusement, d'après les ordres donnés par l'empereur Maximilien en 1864, les actes d'engagement signés par les volontaires portaient au verso les conditions qui leur étaient offertes. Celles-ci promettaient aux soldats 8 hectares de bonnes terres à l'expiration des 6 années de service; et en attendant, une solde journalière supérieure de dix centimes à celle qu'ils allaient désormais toucher.

Les hommes avaient depuis longtemps renoncé à l'espoir de devenir propriétaires au Mexique; mais comme tous les troupiers, ils tenaient à leurs deniers de poche. Quand ils apprirent la réduction, il y eut quelques murmures.

Je réunis le régiment et m'adressant alors aux soldats, je fis appel aux sentiments de dévouement et de discipline dont ils avaient fait preuve jusqu'à ce moment. Au lieu de me répondre, comme

d'habitude, par des acclamations, les hommes restèrent muets.

Cette petite manifestation de mauvaise humeur ne m'inquiéta pas; je savais que la joie reviendrait dès que je remettrais la troupe en marche.

Nous arrivons maintenant à un triste épisode :

Les entrepôts de Matamoros étaient depuis longtemps remplis de marchandises destinées à l'intérieur du pays, tandis qu'à Monterey nous avions les produits coloniaux et les lingots d'argent qu'attendaient les marchés de l'Europe. Le commerce des deux villes et le général Méjia demandaient avec instances un échange de convois. (Pl. III.)

Le maréchal Bazaine expédia à Méjia l'ordre de mettre son convoi en mouvement le 6 juin; et le général Jeanningros étant malade, Son Excellence envoya le lieutenant-colonel de Tucé, du 12<sup>e</sup> de chasseurs à cheval, prendre le commandement du convoi de Monterey, qui devait se mettre en marche le 7.

Je n'ai jamais eu connaissance des instructions reçues par le général Méjia et le lieutenant-colonel de Tucé.

Le Maréchal n'ignorait pas qu'il y avait deux routes allant de Matamoros à Monterey ; il devait donc indiquer à Méjia la voie à prendre, et en donnant avis de cet ordre au lieutenant-colonel de Tucé, inviter celui-ci à avancer jusqu'au moment de la rencontre.

Les instructions envoyées à Méjia négligeaient-elles de préciser la route à suivre, et dans ce cas, le lieutenant-colonel de Tucé était-il autorisé à ne pas dépasser Ceralvo avant de savoir par où venait le convoi de Matamoros ?

Je n'en sais rien. Toujours est-il que la colonne de Tucé, composée de deux bataillons de la légion étrangère, de 3 escadrons du 12<sup>e</sup> chasseurs, de 4 obusiers, d'un bataillon de mon régiment, de ma compagnie montée, et du corps de cavalerie commandé par le colonel Quiroga, forte en tout de 2400 hommes, escortant 200 voitures et 250 mulets de bât, arriva à Ceralvo le 12 et s'arrêta.

Dès le lendemain, le bruit courait en ville, et c'était vrai, qu'Escobedo se trouvait avec 4000 hommes à Las Aldamas, à 45 kilomètres devant nous, entre les débouchés des deux routes venant de Matamoros. Il guettait le convoi à la rencontre duquel nous allions.

Je fus trouver le lieutenant-colonel de Tucé et lui dis que l'opération dont nous étions chargés me paraissait très simplifiée : nous n'avions qu'à marcher sur Escobedo. S'il nous attendait, il était mis en déroute ; si au contraire, il s'éloignait, une colonne légère le suivait. De toutes façons, le convoi de Matamoros n'avait plus rien à craindre et le nôtre pouvait l'attendre à la place que l'ennemi nous cédait.

Le lieutenant-colonel de Tucé me répondit qu'il ignorait encore par où venait le convoi de Méjia, et qu'il avait des instructions formelles dont il ne voulait pas s'écarter. Il stationna à Ceralvo les 13, 14 et 15, ne se remettant en mouvement que le 16, et prenant alors la direction de Mier.

Je fus désigné pour rester à Ceralvo avec mes